



ARTICLES

Myriam Léon

PRODIGE
MIT

PARU DANS LE JOUR : 19/10/1993

Les seigneurs de La Mure

L'UNE DES DERNIERES MINES FRANÇAISES EST EN SURSIS

► [LIRE LA SUITE...](#)

Depuis dix-sept ans, Christian s'enterre pour combattre la montagne et lui piller ses richesses. Posté au front du fond, il est richeur. A coups de dynamite, il creuse la roche pour en extirper un charbon pur qui brille comme du diamant et ne salit pas les mains, l'anhracite. Elle se venge en lui faisant bouffer de la poussière mais il s'en moque. «Mon père en est mort et j'en mourrai sûrement mais ce job me plaît. On n'a pas de patron derrière le dos à foutre la pression. On ne fait pas toujours la même chose. Et puis en bas tout le monde est solidaire. A l'usine on se bouffe le nez, j'y mettrai pas les pieds.» Après ses huit heures quotidiennes dans le trou noir, Christian s'éjecte de la «cage» pour rejoindre le grand air. Eblouis, ses yeux clairs scintillent, soulignés par le noir anhracite de son visage. Il est le plus sale. Presque en courant, il gagne les douches. Ambiance d'équipe de foot, vannes et discussions triviales. Puis, de retour au civil, il monte dans sa BX toute neuve, rangée dans le parking auprès des 4 x 4 et autres turbos clinquantes. Il regagne sa maison, ses trois gosses, son jardin et ses vingt-huit lapins. A La Mure, ville de 6.000 habitants située dans les montagnes à trente-cinq kilomètres de Grenoble, on est loin des clichés sordides des corons du Nord. Sur ce plateau, les mineurs évoluent dans un cadre idyllique, entre forêts, neiges éternelles et cascades. «Quand je sors du fond, je jardine, je vais aux champignons, aux châtaignes ou à la chasse aux escargots. Je me promène avec ma femme et mes enfants au bord des lacs. Voilà mes dadas... Et, bien sûr, il y a aussi la mine.» A l'extérieur, Christian comme tous ses collègues, n'évoque pas son travail. «Je ne raconte rien parce que je ne veux pas que Christiane se fasse du souci.»

A 38 ans, il est sourd de l'oreille gauche et alarme sa femme quand il tousse le matin. «Parfois j'aimerais qu'il se ménage, qu'il

travaille au jour ou qu'il s'éloigne de la poussière mais il ne veut pas en entendre parler.» Parce qu'il ouvre les galeries pour les autres mineurs, Christian s'expose énormément au danger et à la silicose. Son épouse flippe. Lui en est fier. «Un jour, j'ai été enterré, rien de grave, je m'en suis sorti seul, mais cette sensation je ne la souhaite à personne. Parfois j'ai peur, mais il ne faut pas y penser sinon tu deviens fou.»

Dans la «cage», l'ascenseur qui en trois minutes dépose les équipes à trois cents mètres sous terre, rigolade de rigueur. Ensuite, les hommes montent dans des wagonnets qui parcourent plusieurs kilomètres. Puis ils marchent pendant une demi-heure pour atteindre leur lieu de travail, à 400 mètres de profondeur. Après un tel périple, inutile d'imaginer des poses à l'extérieur. Une fois au fond, il faut tirer huit heures. Des baraques sont aménagées pour manger, dormir et faire la fête. Au milieu de murs tapissés de photos pornos, les ouvriers ont installé une grande table et des banes. «Germinal» n'est plus. Au fond, de gros camions Diesel circulent. Des pelleuses télécommandées vont chercher le minerai. Régulièrement ces véhicules se perdent sous les éboulis. Des ventilateurs rafraichissent l'air. Des pompes tentent de limiter le niveau de l'eau. «Un jour j'ai visité la mine, explique Chantal, une femme de mineur. Je suis ressortie noire, et trempée jusqu'aux cuisses. J'avais laissé mon pantalon sur mes bottes. Je ne savais pas que la Méditerranée montait jusque-là. Depuis, je plains mon mari. «Aujourd'hui pour prévenir les coups de grisou meurtriers, des détecteurs de gaz transmettent des données très précises. Auparavant, les rats servaient de signal d'alarme. «S'ils n'étaient pas dans vos pattes, cela signifiait qu'il y avait du gaz, se souvient Yvan, 66 ans. Un mineur ne tue jamais un rat, c'est leur compagnon. Je leur donnais du pain avec du beurre, en échange, ils ne touchaient

jamais mon cabas (le repas que prépare les femmes - ndr)». Yvan a pris sa retraite en 1977, après trente-huit ans de mine. Il n'entend plus rien et est déclaré silicosé à 60%. En hiver, les températures descendent, jusqu'à moins 15, il dort la fenêtre ouverte. «Tous les mineurs ont vu des proches mourir de la silicose.» Cette maladie incurable ne peut qu'évoluer. «Nous sommes presque tous atteints mais quand nous allons faire des radios à la médecine du travail, ils nous affirment systématiquement que nous avons des poumons de bébés.» Thierry vient de fêter ses trente ans. Après une décennie de carrière, il est le plus jeune de la mine où la moyenne d'âge est de trente-sept ans. Amateur de ski, de vélo et de tennis, il a senti rapidement la nécessité de se protéger: «Je ne suis plus à la production. Je bricole en polyvalent à la manutention. Les camions faisaient trop de fumée, je me sentais attaqué.» La mine propre n'est pas pour aujourd'hui, mais l'enfer c'était hier.

Les copains, la solidarité, l'atmosphère

Malgré le danger, tout les mineurs racontent systématiquement leur attachement à l'ambiance du fond. Ceux du jour, qui assurent le boulot de maintenance à l'extérieur, se retrouvent souvent mutés là, suite à des accidents. Ils gardent la nostalgie des corridors du sous-sol, de ce boulot qui ne leur a pas fait de cadeau. La hernie discale est le lot commun de celui qui ne se ménage pas quand il soulève les charges. Les chutes de pierres font aussi leurs victimes. Denis tient «le Rugby», un troquet de La Mure. En 1980 il entrait dans la mine. En 1987, il en sortait avec une jambe en moins. «Si je pouvais, j'y retournerai immédiatement. Je regrette les copains, la solidarité, l'atmosphère.» Depuis trois ans, on ne déplore aucun accident grave.

SUITE ►

◀ RETOUR

Désormais, Denis se cantonne au bistrot. Les mineurs ne se plaignent pas. Leur passion est bourrée d'avantages. Ces prolétaires mènent une vie de bourgeois. Un dicton proclame d'ailleurs : «Femme de mineur, femme de seigneur!» Salaire de base au fond : 8.500 francs. L'employé au jour débute à 6.500 francs. Le logement, le chauffage, le médecin et les médicaments sont gratuits. La retraite est prévue à cinquante ans. Mais après vingt ans de mine, ces privilèges sont acquis à vie. Quand La Mure comptait 3.000 employés des Houillères, tous n'étaient évidemment pas bien lotis. Mais aujourd'hui la politique de reconversion libère les bonnes places.

Les mineurs ne sont pas des tendres

Christian et Christiane habitent depuis trois ans un beau pavillon. Avant ils vivaient en HLM. Pas de ghetto coron. Il en reste un, dans un village voisin, Sousville, mais c'est le fief des plus défavorisés, chômeurs et RMistes. «Si nous bénéficions de tous ces avantages, c'est que nos pères se sont battus. Le mien est mort cinq ans après sa retraite. Il a commencé la mine à onze ans.» Yvan, le survivant, se souvient encore de la grande grève de 1948. Quatre-vingt-dix jours sans argent. «Nous avions deux enfants et plus rien pour les nourrir. Un jour, ma femme Wanda est revenue de la coopérative du syndicat en pleurant. Ils avaient refusé de lui donner du lait, ils ne pouvaient plus nourrir les 2.500 familles des mineurs. Alors j'ai ouvert un crédit à l'épicerie. J'ai dû payer pendant deux ans pour le rembourser.» La vie de La Mure fut ponctuée de grèves mémorables. Les mineurs ne sont pas des tendres. Hier pour gagner des droits. Aujourd'hui, pour conserver les acquis. En 1990, ils séquestraient pendant trois jours au fond, leur directeur, Etienne



Decourt. En juillet de cette année, ils ont détruit aux bulldozers les tapis qui acheminent le charbon vers la chaudière de la centrale thermique EDF de Loire-sur-Rhône, entraînant l'arrêt de la production. Puis les manifestants ont chargé au volant de leurs engins trois voitures de gendarmerie et les ont réduites en charpie. «Normal, ils nous photographiaient.» Après leur passage, il ne restait que des tracts. «Pour l'emploi, il faut passer aux actes.» «La Mure, c'est le village gaulois d'Astérix et Obélix. On fait de la résistance. Les mineurs ne sont plus très nombreux mais nous sommes des irréductibles. Nous nous battons jusqu'au bout pour garder notre boulot. Quand le plan social va commencer à être mis en place, ça va être la bagarre.» Christian est un des 320 privilégiés qui travaillent encore aux mines de La Mure. Parfaitement conscient de sa qualité de vie, il s'y accroche quels que soient les Romains.

L'espoir s'amenuise

En septembre, le ministre de l'Industrie, Gérard Longuet, a annoncé la fermeture définitive pour 1997. A nouveau l'émoi et colère. Depuis 1968, la menace plane régulièrement sur La Mure. Quatre plans de cessation d'activité se sont succédé et ont échoué. Encore l'année dernière les Charbonnages de France annonçaient la fin pour 1994. En novembre 1992, à force de négociations, les élus locaux et les syndicats

obtenaient gain de cause. Pierre Bérégovoy garantissait un sursis de cinq ans. Largement subventionnée, la mine devait garder l'effectif et continuer à produire 110.000 tonnes de charbon annuelles. Maintenant tout est à refaire. L'espoir s'amenuise. Les Houillères du Dauphiné se lancent avec ferveur dans la lourde tâche d'inciter les mineurs à la reconversion. Elle propose des postes à EDF et aux PTT. Rien de réjouissant, d'autant que la région n'offre pas de débouchés. Il y a du démenagement dans l'air. Fini, les maisons gratis au milieu du paradis. «Et puis, faut pas rêver on va gagner la moitié de notre salaire. Nous n'avons aucune qualification, constate Claude, trente-deux ans, douze ans d'ancienneté. Pourquoi moi, simple mineur avec mon certificat d'études, j'irais prendre la place d'un mec plus jeune qui possède des diplômes?» La première tentative pour exposer le plan de reconversion s'est soldée, vendredi 9 octobre, par la destruction des locaux de la direction. «Nous savions que le comité d'entreprise rencontrait la direction, raconte Thierry. Au fond nous avons appris que le plan social était à l'ordre du jour. Quand nous nous sommes dirigés vers la sortie pour prendre part aux discussions, l'ingénieur n'a rien trouvé de mieux que de couper l'électricité des wagons. Il a fallu marcher trois kilomètres pour atteindre la sortie. Alors, pris de colère, on a tout cassé.» Parce qu'un mineur aime la mine, on ne peut pas l'en extraire comme du vulgaire charbon. «Une fois qu'on a vécu dedans, on reste!»

SUITE ►

◀ RETOUR

Du charbon au tourisme



Sur la façade d'une école primaire une banderole proclame: «Charbon français, charbon avenir». La Mure années 60: 3.000 mineurs, 300 emplois industriels, 1993: 330 mineurs et 1.000 emplois industriels. Le petit commerce s'en ressent. Quand le fond faisait le plein, La Mure comptait 78 bars. Une vingtaine ont survécu au déclin. Le maire de La Mure, Claude Pequignot, cherche, lui, à engager la ville dans la diversification économique. «La Mure ne peut plus se permettre de cultiver l'image minière. J'ai fait refaire les façades et les rues pour qu'elles soient plus jolies. Nous avons aménagé les rivages des lacs pour que l'on puisse faire du bateau, de la planche à voile. Nous mettons en place des structures sportives telles que le saut à l'élastique. Depuis les années 70, trois secteurs ont été développés: le tourisme, l'industrie et les emplois tertiaires. En 1993, La Mure et les deux cantons voisins comptent 6.600 emplois mais les rémunérations sont plus faibles, ce qui a une incidence sur le commerce.»

Fin de siècle: la population ne voit pas toujours d'un bon œil le maintien de cette entreprise qui pompe de l'argent. «Il faut qu'elle ferme, déclare un vendeur de journaux qui a travaillé à la mine pendant six mois. Aujourd'hui, je trouve que la mine coûte trop cher. Pour nous ça ne changera pas grand-chose, les mineurs ne représentent plus une forte clientèle. Ils devraient négocier leur départ maintenant pour toucher un maximum d'indemnités. Ils se battent pour conserver leurs avantages mais ils risquent de tout perdre.» Les Houillères ont proposé 200.000 francs à Christian. «J'ai refusé. Ça ne m'intéresse pas.» «La mine n'atteindra jamais l'équilibre financier, admet Freddy Maugiron, délégué CGT. Mais le déficit a été sérieusement réduit. En 1987, il était de 140 millions de francs. Aujourd'hui, il s'élève à 80 millions. Si les Charbonnages de France décidaient de développer le commercial, il y aurait possibilité de limiter les pertes. Mais la volonté politique ne va pas dans ce sens.»

◀ RETOUR